

OUVERTURE À LA GRÂCE

Jean-Marc Mantel

Autres publications en français :

"AU CŒUR DE L'IMPENSABLE"

1999 © Editions Recto-Verseau

"LE VIJNANA BHAIRAVA OU LA DIVINE CONSCIENCE"

2002 © Editions Recto-Verseau

"PARFUM DE L'UN"

2004 © Editions Diamantel

"DITES OUI A CE QUE VOUS ETES VRAIMENT"

2007 © Editions Recto-Verseau

"KAIVALYA NAVANEETA
LA CRÈME DE LA LIBERATION"

2007 © Les Editions De La Mésange

Contact :

<http://jmmantel.net>

Couverture : Marion Mantel

ISBN : 978-2-9172-5501-8

Copyright © Les Éditions de La Mésange, 2011

Tous droits réservés

Avec toute ma gratitude envers :
Mon épouse Marion, mon meilleur maître,
Michel Parini, pour avoir mis de l'ordre dans le désordre,
Nicole Montinéri, pour avoir composé le prélude,
Et tous ces êtres, connus et inconnus,
qui ont clarifié notre mutuelle compréhension.

Table des Matières

Préface.....	6
La grâce.....	9
Le non-vouloir.....	11
Le tout.....	12
La conscience.....	18
Forme et sans-forme.....	41
La présence.....	46
La réalité.....	51
La vie	52
L'éveil.....	57
L'écoute.....	73
L'unité.....	73
La vérité.....	75
L'effort.....	76
L'accueil.....	77
La méditation.....	81
La prière.....	91
L'acceptation.....	93
L'observation.....	99
L'attention.....	104
Le mot.....	105
La compréhension.....	110
La vision.....	111
Le nom divin.....	120
Le mantra.....	122
Le rituel.....	123
L'initiation.....	125
L'instant présent.....	126

Le pardon.....	127
La gratitude.....	129
La foi.....	131
Voies directes et voies progressives.....	131
Maître et disciple.....	135
Le détachement.....	137
L'expérience.....	138
Le questionnement.....	138
Le yoga.....	140
La posture.....	143
L'émotion.....	144
La souffrance.....	153
Le deuil.....	163
La peur.....	167
La violence.....	173
La colère.....	174
La culpabilité.....	177
La solitude.....	178
L'ennui	179
Le manque.....	181
Le mensonge.....	181
La jalousie.....	183
L'amour.....	183

Préface

Ce qui est projeté ici a sa source dans la vision. La vision n'est pas le fruit de la pensée. Elle est ce que nous sommes fondamentalement, présence qui ne peut être vue.

Questions et réponses renvoient à notre totalité, où chercheur, cherché et recherche sont un, fondus dans la conscience-présence qui se cherche elle-même dans le jeu du questionnement mental, dans la souffrance aussi qui parfois transparait.

Le maître, attentif, sans jugement ni reproche, tendre mais sourd aux revendications du moi, est accueil dans la transparence du cœur, dans la simplicité où il n'y a personne pour célébrer ce qui permet d'être. Il suggère l'arrière-plan où les mots finissent par se dissoudre dès qu'il n'y a plus qu'écoute non-orientée. Il montre qu'il n'y a rien à enseigner, puisque c'est en ce rien que la grâce peut œuvrer. Il propose l'ouverture qui est vacuité dans une liberté stimulée. L'ouverture rencontre l'ouverture. Les mots pointent vers le silence qui les englobe et qui ne peut être objectivé.

"Être-présence-silence désigne la réalité elle-même, par-delà le deux et le un ». Lorsque l'esprit repose dans sa vacance, la dualité n'est pas manifestée, le un disparaît. La réalité est vide de concept. Le questionneur aussi n'est qu'un concept", prévient Jean-Marc Mantel, "qui jaillit du silence et se résorbe en lui". "Le silence, qui est un des noms de la conscience sans pensée, est vous-même". "Être est silence". Il n'y a personne pour le connaître, personne pour être silencieux...

Le maître est ce médiateur de la grâce, suprême énergie qui rayonne au cœur de chaque être et qui agit dans le silence de l'espace rendu à sa vacuité originelle. Il ne donne aucune explication, ne fait aucun discours. Il éveille dans le disciple, par imprégnation subtile de sa vibration, les résistances qui empêchent l'abandon à la grâce. Il incite, sans intention, à l'apaisement des pensées de division, des prétendues certitudes, des efforts de volonté, des désirs personnels et des peurs, à l'oubli de toutes les prétentions qui dictent les conduites. Il infuse dans les cœurs la tendresse qui voyage à travers lui, comme "un écho de la

conscience à la conscience", et qui pourra amener le don de soi requis. Il suggère "ce mouvement vers l'immuable, qui n'est qu'un mouvement dans l'immuable". Il offre à ceux qui le côtoient sa gaîté constante et son sourire indéfinissable qui émanent d'une profondeur où la pensée n'a pas accès.

Il a la liberté de celui qui sait que c'est la grâce qui toujours initie et saisit, puis s'évanouit dès que surgit la réalité dans le flot d'amour qui emporte les dernières cristallisations. Il a la paix inébranlable de celui qui sait qu'il n'y a rien à faire pour approcher ou posséder Cela en qui nous demeurons de toute éternité, Sujet ultime qui ne peut être objet d'expérience. "Tout effort pour atteindre Cela ne fait que vous en éloigner". Il coupe net toute croyance en des étapes pour atteindre une réalité qui serait hors de soi. "La quête consiste en la reconnaissance de là où la réalité n'est pas. La réalité échappe elle-même à toute quête". Tout est elle, "lumière non manifestée qui se réfléchit dans le miroir objectal". L'esprit affranchi de division, le maître tranche sans concession l'illusion d'être privé de lumière, de liberté... illusion qui n'est que l'oubli de l'Être de lumière et de liberté que nous sommes.

Jean-Marc Mantel renvoie à l'unique réalité qui resplendit, n'enseignant aucun moyen qui implique aussitôt différenciation, n'imposant aucune méthode, évitant ainsi les impasses. Il nous ramène à l'expérience du vécu, expression éphémère de la Présence éternelle. Seule, "la vie est l'instructeur", nous dit-il. "Voyez le vécu qui se cache derrière les mots. C'est lui qui se cherche à travers les formulations multiples". Cependant, entendant déjà les protestations du mental, il ajoute aussitôt : "Veillez à ne pas conceptualiser le vécu qui se dévoile ainsi"...

On ne peut réaliser l'essence de pure lumière par notre mental. Celui-ci ne sert qu'au moment de notre entrée en vigilance. C'est avec le cœur qu'il nous faut pénétrer au creux de chaque instant, au centre de chaque chose qui se présente à nous. Chacun des pas de notre vie est la Vie qui se vit à travers nous, dans l'espace silencieux de la conscience. Réalisons-le à chaque seconde, offrons chacun de nos souffles à cette Présence pleinement vécue

dans l'émerveillement et la paix. La conscience, dès lors, "se reconnaît derrière tous les êtres, comme une trame invisible qui relie des apparences disparates."

Vide des séductions et des rejets de la pensée dualisante, des efforts épuisants et stériles, des tendances du moi à s'extérioriser et à s'attacher, de l'illusion d'une activité personnelle et volontaire, l'accueil qui se cherchait se dévoile dans notre absence. "C'est ainsi que l'amour se révèle dans son omniprésence".

Nicole Montinéri

<http://laconscience-espace.com>

La grâce

Réaliser la présence à l'absence d'objet est jouable : je le sais "après", c'est ce vide-plein qui laisse une saveur de certitude, (la présence à l'absence d'objets peut être générée ; c'est une forme de lâcher intérieur, dans mon expérience, comme on lâche temporairement une bouée pour barboter en eau profonde sans savoir nager...), mais l'absence à cette présence à l'absence d'objet est hors de portée de la volition, évidemment. Or, c'est le but qu'il convient de réaliser... L'approfondissement du lâcher vers la présence à l'absence d'objets suffit-il, en terme d'"effort" ?

Oui, l'effort peut amener l'attention à s'extraire des objets jusqu'à émerger dans la présence à l'absence d'objet, mais la double absence est du registre d'une bascule, dans laquelle tout point de repère et tout support disparaissent.

On peut ainsi dire que l'effort libère l'attention de l'objet, et que la grâce révèle l'attention à elle-même.

Par ailleurs, sur un plan théorique, y a-t-il une forme de causalité entre les deux absences, ou n'est-ce que du ressort de la Grâce ?

Ce double mouvement s'inscrit dans la loi de cause à effet, mais se déroule dans le sans-mouvement, qui, lui, n'étant jamais né, n'a pas d'autre cause que lui-même.

Je voulais connaître votre point de vue sur la volonté ou volition et la grâce. Peut-on dire que "ce que je veux, c'est ce que veut l'ego". Quand je lâche prise de cette volition, l'idée de l'ego n'est plus là. Mais la volonté, elle, est toujours là. Elle est alors "pure-volonté". Est-ce la grâce ? Serait-ce cela dont parlent les maîtres et les sages lorsqu'ils disent que la grâce est toujours présente ? Il s'agirait, en fait, de la pure-volonté. Ainsi grâce et volonté-pure seraient identiques ? Cela m'interpelle. Pourrait-on dire aussi que la grâce est la volonté-pure qui ne s'exprime pas par le canal de l'ego ? C'est ainsi que l'on peut la symboliser comme étant toujours tout autour de nous, tant qu'est présente l'idée d'un centre, d'un contrôleur. Et quand l'idée d'un centre contrôleur

disparaît, elle s'exprime en nous, comme étant pure-volonté. Il n'y aurait plus alors les concepts de dedans ou de dehors.

Explorez ce que vous voulez vraiment. Cette exploration vous amène à réaliser que ce que vous voulez, c'est être sans vouloir. C'est ainsi que le sans-vouloir est ce vers quoi tendent les vouloirs. C'est la personnalité qui aspire à disparaître dans la conscience qui l'a vue naître.

La grâce se révèle dans l'absence de vous-même. Le seul obstacle à sa révélation est l'identification au corps-mental, qui dirige l'attention vers la projection au lieu de la retourner vers elle-même.

On peut dire que la grâce est l'aspect positif du sans-vouloir, le verso d'un miroir dont une face serait l'absence de vouloir et l'autre face, l'omniprésence de la grâce. Elle est non-objet, ne pouvant être perçue, mais seulement vécue.

Pourrait-on parler alors de miroir sans tain ? Comme si nous n'étions, non plus devant le miroir de la conscience qui réfléchit la projection, mais derrière le miroir de la conscience ?

Vous êtes la conscience-miroir. En vous, se réfléchit le monde. Vous n'êtes pas le monde, mais ce en quoi il apparaît.

Dans mon esprit, la conscience-miroir est le corps-mental. Et là où il y a conflit dans mon esprit, c'est que, selon ce que j'ai pu lire, le seul problème serait de s'identifier au corps-mental. Je me sens plus à l'aise avec le fait d'être la lumière qui précède la conscience-miroir ou le corps-mental, et qui permet la réflexion. Est-ce la même chose ? Est-ce que je ne confonds pas ?

Pour comprendre la métaphore de la conscience-miroir, vous devez vous familiariser avec l'idée d'être vous-même un miroir. Miroir, vous contemplez les reflets qui apparaissent et disparaissent en vous. Vous vous identifiez à ces reflets. Puis, soudainement, réalisez que vous n'êtes pas ces reflets, mais le miroir lui-même, libre de tout reflet. La relation entre le perçu et le percevant est ainsi démystifiée.

Le non-vouloir

Je crois comprendre ou plutôt découvrir au fil du temps que la résistance qui accompagne la démarche du chercheur fait partie intégrante du tout. Autrement dit un jeu subtil et implacable manie à la fois la carotte et le bâton ou plutôt l'ombre et la lumière. Le côté inextricable de cette dualité au sein d'une recherche (ou non-recherche) visant à la perdre est quasi-imparable. Le passage en roue libre (non volontaire qui plus est !) peut-il désamorcer cette diabolique conspiration de la source ? Ou alors seule la compréhension-acceptation que rien n'est à faire est-elle en elle-même l'étape inévitable ?

La résistance est liée au mental qui dit "cela ne devrait pas être ainsi". C'est la croyance en la réalité d'une telle affirmation qui maintient le mouvement de refus.

La dualité n'est qu'une impression. Elle n'est pas la réalité pour le regard qui la perçoit.

Le "passage en roue libre" se fait par l'acceptation, prise dans le sens d'une unité avec les choses telles qu'elles sont. L'acceptation elle-même n'est pas du domaine du faire, car accepter veut déjà dire refuser. L'acceptation est la nature de la conscience qui contient.

Je ne suis pas sûr de me faire bien comprendre en me relisant. Moi-même, je m'y perds... Et vous ?

Vous ne pouvez perdre que ce que vous n'êtes pas. Comment le sans-chemin pourrait-il se perdre ?

Tout ne se résumerait-il pas au simple constat de ne plus rien vouloir ? Est-ce cela ? J'ai bien dit "constat", car une quelconque volition dans ce sens n'aurait pas de sens... Et s'annihilerait elle même...

Le non-vouloir, comme vous le soulignez, n'est pas un vouloir. Il est l'expression du silence que vous êtes, de l'absence de la personne.

Le fait de ne rien avoir à faire ou à vouloir est bien frustrant pour quelqu'un qui est profondément imbibé d'une culture des relations de cause à effet avec intervention "responsable" et personnelle sur le dit rapport de cause à effet.

Frustrant pour qui ? Voyez que c'est toujours le moi qui cherche une sécurité à travers le savoir.

Alors, qu'est-ce que je fais sur ce forum ?

Vous ne faites rien. Cela se fait en vous. C'est la compréhension qui vous cherche. Laissez-vous trouver.

Et pourtant des raies de lumière apparaissent bien au fil des discussions. Et ces éclairs de "lucidité" nouvelle ne viendraient pas sinon ? Là, je ne comprends plus ? Au secours !

L'attention est sans intention.

L'intention d'attention est une tension. Cette tension est une réaction à l'inattention. C'est la manière dont l'attention s'impose à l'inattention.

Lorsque le pied est englouti dans les sables mouvants, une force supérieure à celle des sables s'éveille pour l'en extraire. Il en est de même lorsque l'attention est perdue dans les projections. Une main ferme ramène l'attention vers l'amont, comme celle du sauveteur qui ramène à elle le corps du noyé emporté par le courant.

C'est ainsi que l'attention portée à l'objet se retourne vers elle-même et devient attention pure, sans objet.

Le tout

Finally, "je" désigne le tout, n'est-ce pas ? Je ne suis nulle part (et donc partout ?), je ne peux ni me trouver ni me saisir et je ne peux échapper à moi-même. Est-ce bien cela ?

Oui, "je" est le tout.

Dans ce tout, il n'y a pas de parties, ni temporelles ni spatiales, et ma tristesse ou ma joie sont celles de l'univers, n'est-ce pas ?

Oui, pas de parties, pas de division. La tristesse et la joie lui appartiennent. La première est temporaire, en relation avec la réflexion nommée moi, la seconde est permanente, de la nature de l'être. La première masque la seconde, mais la seconde est sans masque. La joie est sans contraire.

Le silence

Comment commenteriez-vous cette phrase : "l'être humain est un être de parole, donc il doit parler, communiquer" (ce qui sous entend : à tout prix) ?

Le silence est la suprême parole. Il contient à lui seul la totalité des paroles. Avant d'être humain, l'être humain est être. Être est silence, libre de toute expression. La parole prend sa pleine signification lorsqu'elle exprime directement le silence dont elle est issue. En cela, la parole est action. Coupée du silence, elle n'est qu'une coquille vide, qui agite sans nourrir. Imprégnée par le silence, elle devient l'étendard de la vérité.

Je ne sais pas qui est en colère ou en rage, je ne sais pas qui se sent perdue... Pourquoi l'angoisse, la colère, la peur et souvent l'envie de mourir, de tout arrêter, le sentiment d'être perdue dans la nuit, fatiguée ? Envie de fuir toujours, mais fuir qui ou quoi, et pour aller où ? Et puis, d'où donc vient la soif d'absolu ? L'appel de l'Un ? Qui donc est celui qui cherche l'éveil ? Quel éveil ? Mon instinct me dit d'aller rencontrer "la conscience du rien" en chair et en os et de m'asseoir à côté de lui en silence...

Suivez votre instinct. Restez assise à côté du rien jusqu'à ce que vous et lui ne soyez plus séparés.

Continuez simplement d'observer les mouvements de la personnalité, comme vous le feriez pour le guignol d'un théâtre qui fait le va-et-vient sur la scène. S'il n'y a pas d'applaudissement, le guignol se lasse et finit par ne plus apparaître.

Lorsque vous vous identifiez au spectacle, vous lui donnez vie et crédit. Vous le nourrissez par cette tendance à vous identifier à ce qui n'est qu'un reflet de vous-même. Constatez cette tendance. Elle

ne peut vous quitter par la force. Mais en maintenant un regard qui l'accueille, les réactions du moi se tarissent de manière aussi certaine que la fontaine dont on a coupé l'eau.

Le silence est la fête. Il n'inhibe nullement la parole ou l'action, mais leur donne leur véritable dimension. La parole et l'action sont alors ses messagers et éveillent le silence chez tous ceux qui sont prêts à l'entendre.

Je ne cherche plus de réponses du côté des savoirs accumulés, ce logiciel personnel mal programmé et dont il ne sortira jamais rien de nouveau. J'y fais appel pour des questions techniques ou parfois par oubli, par réflexe. Pour être vraiment honnête, confronté à des situations sérieuses, à un questionnement sérieux, il faudrait dire à chaque fois : je ne sais pas ! C'est un non-savoir angoissant, le sol qui se dérobe... Pourtant, pour un fonctionnement harmonieux, n'a-t-on pas besoin d'un minimum de bases solides ? C'est peut-être un cri de désespoir d'un ego en quête de sécurité absolue. Je me trouve comme entre deux mondes. Je ne fais plus confiance au mental, mais de l'autre côté il y a juste un pressentiment. La qualité du regard n'y est pas, la vérité vivante paraît inaccessible. Dans un des entretiens, Jean Klein a employé une belle expression : "arriver les mains vides". Comment passer d'un "je ne sais pas" angoissant vers une attente patiente et sereine, quand on sait juste par où il ne faut plus chercher ?

Voyez d'où sort le questionnement et ce en quoi il se résorbe. Le silence précède la question, il la contient toute entière et est lui-même la réponse. Vous ne pouvez le saisir pour la bonne raison que vous êtes vous-même silence. La main qui jaillit du silence pour saisir le silence ne peut que retomber et disparaître dans le silence dont elle jaillit. Ne vivez pas cela comme un spectateur, mais familiarisez-vous avec être silence. Côté le silence non pas comme une absence de quelque chose mais comme une présence à toute chose. Être-présence-silence ne désigne pas une réalité multiple mais la réalité elle-même, par-delà le deux et le un. Laissez résonner en vous cette compréhension jusqu'à ce que

la résonance elle-même disparaisse. Sans résonance, sans son, sans forme et sans couleur, vous êtes cela. Négligez le doigt pour vous perdre dans ce vers quoi il pointe. Nul ne peut se trouver s'il ne se perd.

Je suis perturbé par mes récentes approches "non-duelles". L'idée de plus en plus présente dans mes lectures actuelles - Karl Renz, Balsekar, Bob Adamson - de ne rien maîtriser me fait douter de l'intérêt d'une quelconque possibilité d'action pour avancer vers ce que je crois être une libération. Que penser alors de l'énergie que je déploie à questionner, interroger, chercher ? Ce déploiement "de force" n'est-il qu'une épreuve à moi-même ? Est-il illusoire de penser trouver la réponse ? Le simple fait de se la poser est-il suffisant en soi ? Suis-je vraiment le "jeu" d'une conscience sans jamais rien pouvoir choisir ? Que faire alors ? Que "ne pas faire" ?

Qui pose la question ? Interrogez ce qui. Retournez-vous vers lui comme si votre regard pouvait se retourner vers lui-même. C'est du silence que jaillit cette question, c'est dans le silence qu'elle s'éteint.

Le silence, qui est un des noms de la conscience sans pensée, est vous-même. Il n'est pas un objet. Vous êtes lui. Il est vous. Dans cette identité au silence, le questionnement disparaît, le questionneur n'étant qu'un concept temporaire qui jaillit aussi du silence et se résorbe en lui.

Suivez la trajectoire de la pensée, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Contemplez l'espace qui sépare les pensées. Face à ce vide, cette absence d'objet, interrogez celui qui perçoit. Vous êtes cela même qui perçoit. C'est pour cela que vous ne pouvez vous trouver dans le perçu. Vous n'y trouverez que votre reflet, comme dans le miroir de la salle de bains. Pouvez-vous vous trouver dans l'image que le miroir reflète ? Si vous tentez de la saisir, vous n'aurez rien d'autre que des miettes de miroir. Le "vous" est introuvable dans l'objet. C'est en réalisant que vous n'êtes pas objet que se révèle le "vous-sujet", ce vers quoi le doigt pointe lorsqu'il

se retourne vers vos propres yeux. La grâce étant déjà accomplie, rien ne peut être ajouté ou retranché à sa félicité.

Est-ce le silence qui se pose la question du choix ou de l'absence de choix ? Il est par lui-même la sérénité. Il est par lui-même la source de toute question et ce en quoi elles s'achèvent. Est-ce le silence qui se pose la question du faire ou du ne pas faire ? Cette question est sans réponse. C'est la peur qui la crée et la maintient.

Acceptez de ne pas savoir. Laissez ainsi la détente vous habiter. Sans projection, vous êtes. Vous êtes aussi, bien évidemment, pendant les projections, mais l'attention est attirée par elles et s'oublie elle-même. Ramenez l'attention à l'attention. Soyez attentif à l'attention, jusqu'à ce que le "je" et l'attention deviennent une seule et même vivante réalité. La division entre le sujet et l'objet est alors abolie.

"Qui pose la question?" est une bonne réponse, dont je comprends ou commence à percevoir la pertinence et la profondeur... Mais me poser cette question est-il nécessaire ou illusoire ? Interroger ceux qui "savent" change-t-il quelque chose ? Autrement dit : est-ce une nécessité de chercher ?

Là comme ailleurs la question du choix ne se pose pas. D'instant en instant, la vie se manifeste par sa propre intelligence. Vous êtes vous-même la vie, dans son essence non manifestée, et, en tant que corps-mental, dans son expression temporelle et spatiale. Les décisions vous appartiennent, en tant que vie. Le moi cherche à s'approprier les décisions, en affirmant "c'est moi qui choisit". Mais ce choix n'appartient pas à un reflet. Il exprime, à chaque instant, l'intelligence universelle. Cette intelligence est la manière dont la conscience prend forme. Elle peut ainsi être objectivée, bien qu'elle n'appartienne pas plus à l'objet que la lumière n'appartient à l'ampoule qui l'exprime. Cassez l'ampoule, cela ne détruira pas pour autant la lumière, bien qu'elle restera alors non exprimée.

La recherche est inévitable tant qu'une division existe en nous entre le sujet et l'objet, le je et le Je. L'interrogation sur la nature

du je fait fusionner le je et le Je en une seule et même réalité. Le doigt pointé vers votre poitrine, destiné à vous désigner, désigne en fait le Je, connaissance suprême, conscience une. C'est en observant là où le Je n'est pas que la projection mentale d'un but se dissout dans le Je lui-même, regard sans contenu. Tant qu'un sentiment de quête perdure, il est inévitable que des enseignements et des enseignant(e)s soient mis sur notre route, sous une forme ou une autre. Lorsque ce sentiment s'éteint, ils disparaissent tous deux, car vous devenez vous-même enseignement.

Ce qui advient, advient-il sans se questionner, sans accompagnement, sans labeur ? Ce qui advient est-il une fatalité sur laquelle personne ni rien n'a aucune prise, ou bien un travail en profondeur de recherche de la "quadrature du cercle" est-il utile ?

Le fatalisme est un concept mental. Si vous laissez se déployer votre attention dans l'instant, l'occuper, l'habiter, s'unifier à lui, la question du choix et du destin n'est pas présente. Elle requiert une extrapolation mentale, qui fait que vous n'êtes plus dans l'omniprésence de la conscience silencieuse, mais que vous vous laissez emporter par les élucubrations mentales diverses.

Lorsque la lumière du soleil miroite dans la verrerie suspendue au plafond, le regard s'y accroche et ne peut plus s'en détacher. Il en est de même pour la brillance de la réflexion du Soi, conscience pure, dans le mental. Elle est un objet d'attachement pour le moi dans la mesure où elle reflète l'immensité tentatrice du sans-forme. Le limité aspire à l'illimité, comme la limaille de fer est attirée par l'aimant. L'illimité est attiré par le limité car la beauté non exprimée est comme un parfum sans odeur. Le limité et l'illimité sont ainsi deux complices qui jouent à se miroiter l'un dans l'autre, rendant fou celui qui cherche à les saisir. En voulant saisir l'illimité, il ne trouve que la vacuité. En voulant saisir le limité, il n'y trouve pas le désiré. Le réflexe de saisie peut alors s'éteindre et révéler la sagesse qu'il masquait, lumière voilée par la rétraction du condensé.

L'expansion est votre nature. Habitez-la dans tous les pores de votre peau afin que puisse rayonner sa beauté.

Lorsque le silence est là, comment "résister", "se détendre", "se détacher" de la tentation de le remplir de pensées inutiles ? Comment rester avec le silence ?

Vous êtes le silence. Vous n'avez rien besoin de faire pour vous libérer, étant déjà libre. Le miroir a-t-il besoin de se désencombrer des images qui se reflètent en lui ? L'espace a-t-il besoin de nettoyer l'infinitude des objets qu'il contient ? C'est l'identification au contenu qui donne l'impression d'être encombré. Mais le contenant n'est jamais encombré, car sa nature est vacuité.

Laissez-vous donc absorber dans le silence. Ne maintenez pas une relation sujet-objet mais fondez-vous en lui jusqu'à ce que le sens du moi soit complètement absorbé dans le silence lui-même, qui est votre véritable identité.

La conscience

Face à ce vieux Tcheng qui essaie d'aider les têtes chauves à reprendre contact avec l'esprit originel, des questionnements me sont venus concernant la pertinence de garder et vivre avec cette mémoire retrouvée de l'origine qui est rien et tout à la fois. Une fois retrouvé ce qui, en Moi (en Soi), ni ne varie, ni ne meurt, que puis-je en faire ?

Est-ce cela qui ni ne varie, ni ne meurt, qui pose la question ? Ou bien est-ce la personnalité qui cherche une sécurité dans un savoir stable, dans un objet auquel elle puisse s'accrocher ?

Si je suppose que ce que le vieux Tcheng appelle "l'esprit originel" est aussi appelé "le plérôme" par C.G. Jung ou "le néant" par Maître Eckhart, le premier dit : " réfléchir à l'esprit originel est votre poison ", le second dit dans les sept sermons aux morts : "il est inutile de réfléchir au plérôme", et le troisième dit dans son sermon n°11 : "tout ce qui est néant doit être enlevé et si caché qu'on ne doit même jamais y penser", la cervelle boiteuse que je suis a beau ne plus penser à l'esprit originel, c'est l'esprit

originel qui s'immisce en moi avec tout le vide qui prend toute la place dans mon esprit. Que puis-je faire de ce vide que je suis ?

Le vide n'est connu que par le plein. Comment pourriez-vous parler du vide sans vous référer à votre nature pleine ? Voyez donc le vide en tant qu'objet. Vous ne pouvez être objet de votre propre observation, mais ne pouvez observer que ce que vous n'êtes pas.

Qui puis-je être ici avec cette mémoire retrouvée ?

Être est sans mémoire. Il est la source de toute idéation, n'étant pas une idée par lui-même. C'est de lui que jaillit la pensée, c'est en lui qu'elle meurt. Contemplez donc ce ballet qui se déroule en vous. Si vous étiez le danseur, vous ne pourriez le voir danser. Si vous étiez le spectateur du danseur, vous ne pourriez non plus vous voir. N'étant ni le danseur, ni le spectateur du danseur, ce que vous êtes brille comme la lumière du soleil, sans que nul ne puisse vous saisir.

Rien à atteindre, rien à posséder... Que devient alors ma conscience ?

Le devenir concerne l'objet. Le connaisseur du devenir est sans devenir. La conscience, connaisseur du monde, est libre du monde. Elle n'est ni ceci, ni cela. N'étant ni ceci, ni cela, que pourrait-elle bien devenir ? Ne peut devenir que ce qui a une forme. Que peut bien devenir ce qui n'a pas de forme ?

Quel est le but de ce fonctionnement conscient qui caractérise ma condition d'être humain réflexif ?

Si on voulait chercher un but, on pourrait dire que le but est d'être vous-même votre propre but, comme l'archer qui chercherait à atteindre ce qu'il est, renonçant à atteindre ce qu'il n'est pas. L'arc et sa flèche lui tombent alors des mains, et la grâce le saisit dans ce mouvement d'abandon.

Si rien ne peut être dit sur l'esprit originel, que signifie cette barrière ?

Lorsqu'on parle d'une chose, on ne parle pas de la chose elle-même mais de sa représentation que notre mental a construit.

Ainsi, rien ne peut être dit concernant le silence que vous êtes. Le nommer, c'est s'en éloigner. L'habiter, c'est ne pas en être séparé.

Qu'y a-t-il au-delà ?

L'ici est sans au-delà. Vous et vous êtes une seule et même réalité. Il n'y a pas deux vous. Bien que le même acteur puisse prendre des visages différents, il reste toujours identique à lui-même.

Oui, l'esprit originel est constamment avec moi, sans que je sois toujours conscient de sa présence. Sans l'avoir cherché, il s'est manifesté et s'est rappelé à moi dès mes 12-13 ans. Ce vide impénétrable faisait entrer l'adolescent que j'étais dans une terreur indescriptible. Avec un peu plus de connaissance, j'ai pu me rappeler qu'il était question de l'origine de l'être incarné que je suis. Puisque j'ai en conscience cette origine innommable, que peut devenir l'homme qui vit dans/avec l'esprit originel ?

Ne dénaturez pas cette expérience primordiale en la conceptualisant. Restez immergé dans la fraîcheur de l'incréd. La mémoire de l'expérience n'est pas l'expérience elle-même. Laissez la mémoire vous quitter. Le neuf ne peut habiter l'ancien.

Que devient l'esprit originel dans/avec l'homme que je suis aussi ?

Lorsque le marionnettiste ne se confond pas avec la marionnette qu'il anime, il n'est pas esclave de ses apparences. Il se sait être, avant toute apparition. Acceptez donc votre corps, votre mental et votre personnalité comme des émanations de ce que vous êtes, mais non pas comme la réalité elle-même. La mère ne peut jamais aussi bien accomplir sa fonction que lorsqu'elle en est libre, qu'elle ne se réduit pas à la fonction mais se sait être globalité.

Si la seule signification de l'existence, c'est d'être clairement dans l'esprit originel, où cela peut-il mener ? Il n'y a pas de secret concernant l'esprit originel, seulement de l'oubli.

Il n'y a nulle part où aller. Pour que vous puissiez aller quelque part, il faudrait que vous soyez divisé. Or, vous n'êtes qu'unité. Où que vous alliez, vous restez toujours vous-même. Dans le sommeil profond, dans le sommeil de rêve et dans l'état de veille,

vous êtes toujours unique réalité. Rien ne peut perturber ce que vous êtes. Les états se succèdent en vous. Comment pourriez-vous vous succéder à vous-même ?

Peut-on qualifier la conscience d'énergie ? Nous-mêmes, une fois sortis du contexte corps mental, serons-nous énergie ?

Tout dépend ce qu'on entend par énergie. Mais, en principe, ce terme est utilisé pour décrire des phénomènes observables, directement comme la lumière de l'ampoule, ou indirectement, comme l'électricité qui permet à la lumière de se manifester.

La conscience, regard qui contient le monde phénoménal, échappe à toute description. On peut décrire ce qui a une forme, mais non ce qui n'en a pas.

Cherchez ce que désigne le "nous-mêmes" dont vous parlez. Remontez à la source du je. Voyez, dans votre propre esprit, ce qui précède la naissance de la pensée je, et immergez-vous en cela. Rien ne peut remplacer l'expérience directe. L'on-dit nourrit le mental conceptuel, mais ne peut vous transmettre la saveur de ce vers quoi pointe le concept.

Je ressens bien cela, en effet, c'est innommable, impalpable... Je souhaiterais véritablement m'immerger dans Cela, car, pour le moment, ce n'est que furtif... Le temps de ressentir et c'est déjà parti. Y a-t-il des techniques, une marche à suivre, un chemin ? "Se fondre dans la conscience", est-ce une notion qui pourrait traduire cette recherche ?

Votre désir d'immersion en Cela vient de Cela que vous êtes déjà. Vous ne faites que chercher ce que vous êtes. Tout effort pour atteindre Cela ne fait que vous en éloigner. Portez attention à ce que vous n'êtes pas : projection, idée, pensée, croyance, opinion. "Ce que vous êtes" se révèle lorsque "ce que vous n'êtes pas" vous quitte. Être est l'ultime résidu, cela qui ne peut être enlevé alors que tout vous a quitté, y compris le vous qui est lui-même quitté. Sans vous, vous êtes. Vous ne pouvez même pas vous fondre avec ce que vous êtes. L'or fondu n'est-il pas toujours de l'or ?

Vous dites : "par mégarde, on localise la conscience dans le corps". C'est un point clé, n'est-ce pas ? Comment prouver aux rationalistes cette méprise ? Pour eux, la conscience n'est qu'un produit du fonctionnement cérébral. Doit-on chercher du côté des OOBES (Out Of Body Experiences) pour prouver la chose ? Ou bien, à un certain niveau de fusion dans la source, des preuves, du type de la clairvoyance, se présentent-elles spontanément ?

C'est en effet un point clé. La conscience elle-même, libre de projection, se réfléchit dans le corps. Le corps donne alors l'impression d'être le dépositaire de la conscience, alors qu'il n'en est que sa réflexion. Cruelle erreur qui entraîne toutes les conséquences que chacun connaît.

Le désir de prouver peut aussi être abandonné. La rose a-t-elle besoin de demander à tous de humer son parfum ?

Ceci dit, et c'est ce qu'on peut constater à l'heure actuelle, les témoignages innombrables finissent par ébranler les convictions les plus ancrées.

Puisque vous évoquez le sujet, au récent congrès de Martigues sur les NDE (near death experiences = expériences de mort imminente), un professeur de cardiologie, hollandais je crois, a montré comment des êtres enfoncés dans un coma avec un tracé EEG (électro-encéphalogramme) plat, signe de mort clinique pour la médecine actuelle, non seulement sont sortis du coma, mais ont pu raconter la totalité de ce qui s'est passé quand ils étaient comateux, y compris dans la période avec EEG plat. L'effrayant constat qui s'est alors imposé à eux est : "la conscience n'est donc pas localisée dans le cerveau"...

Les meilleures preuves sont finalement votre vécu, votre aptitude à vivre les circonstances changeantes et imprévues dans une tranquillité stable et une joie saine.

La vie est l'instructeur. Elle met en place les circonstances parfaites pour réveiller les endormis, que ce soit par un chant mélodieux ou par des piques douloureuses. Elle œuvre à sa manière et avec sa propre intelligence. Toutes les illusions

résiduelles seront donc tôt ou tard nettoyées par ce grand "Kärcher" qu'est la vie, qui brise les mirages et ramène à elle les brebis égarées.

Si j'ai bien compris, nous sommes conscience et sommes tous reliés entre nous, avec la nature, les animaux, etc. Cependant, quelque chose me gêne : il ne me plaît pas d'être reliée avec un criminel, par exemple... Vous allez peut-être me dire qu'il faudrait ressentir son "essence", son "je". Mais justement, qu'en est-il des personnes criminelles, défiant la Vie de cette façon ? Peut-on dire que c'est un cheminement comme un autre ?

Qui est gêné ? N'est-ce pas le moi, avec son système conditionné de préférences, qui fait obstacle à l'évidence de la réalité ?

Un seul vent pousse les deux bateaux vers l'est et l'ouest, une seule vie anime le corps et la tumeur qu'il héberge, une seule eau constitue le fond silencieux de la mer et ses vagues agitées, une seule lumière habite l'ampoule poussiéreuse et l'ampoule transparente, une seule présence anime l'assassin et l'assassiné.

Du point de vue de la vie, tout est vie. Accueillez cette possibilité et voyez ce qu'elle évoque en vous. Laissez-la agir comme le ferait un sachet de thé plongé dans l'eau bouillante.

Ma question porte sur ce qui ne change pas. D'aussi loin que je remonte dans mon histoire, il y a une "sensation" d'être qui a toujours été là, identique. Mais avant le "aussi loin que je remonte", était-ce le même vécu, non mémorisé alors (juste vécu) ou bien y a-t-il eu "chute" ?

C'est en fait l'histoire du je qu'il convient de remonter. Ce je émerge dans la vacuité de la conscience. La vacuité de la conscience précède donc la naissance du je. Parler de vacuité est parler d'une qualité. Mais quelle qualité peut bien avoir cela qui est sans qualité ? Les mots arrivent là à leur limite. Ils pointent vers une réalité, mais ne servent qu'à orienter le regard. Le regard orienté vers lui-même est comme suspendu. Il ne peut aller nulle part, ni devant, ni derrière, ni dehors, ni dedans, ni en haut, ni en

bas. Pour lui, il n'est point de chute, puisque aucun lieu ne le contient.

Qu'est-ce que la conscience-sujet ? Quelle est sa relation au vide ?

La conscience-sujet est cela que vous êtes, à chaque instant.

C'est de ce point de vision que vous percevez le corps, le mental et la personnalité.

C'est parce que la conscience-sujet n'est ni le corps, ni le mental, ni la personnalité, qu'elle peut les percevoir.

Le vide lui-même est perçu par elle. De ce fait, la conscience ne peut être assimilée au vide.

Une petite question théorique. La conscience se produit, selon Lacan, chaque fois qu'il y a une surface sur laquelle apparaît une image. La conscience est donc purement imaginaire. La perception sans conscience reviendrait donc à dire que l'observateur est confondu avec l'objet observé pour ne faire qu'un. Est-ce cela dont il peut s'agir dès lors que l'on parvient par inadvertance à percevoir de cette façon ? Cette perception me semble possible, mais elle est alors très brève. Quel sens cette conscience peut-elle donc avoir ? Elle semble n'être là que comme obstacle. Autant être une vache ou un oiseau... ou est-ce seulement pour observer ce qu'il y a de l'autre côté de cette tension, la personnalité faisant office de brèche, de faille nécessaire pour entrapercevoir la lumière qui se trouve au-delà d'elle ? Serait-ce cela le sens ultime de notre venue au monde ?

La conscience est le sujet. Elle est vous dans votre réalité la plus intime. Si vous laissez de côté le savoir conceptuel concernant la conscience, il ne vous reste qu'à vous mettre à l'écoute des perceptions, les accueillir en vous, sans défense, sans résistance. C'est la conscience elle-même qui accueille. La conscience est accueil. Votre corps et votre mental sont entièrement contenus en elle. C'est pour cela que vous pouvez en parler, les décrire, les analyser et les soupeser. Par contre, la conscience, qui est ce que vous êtes, est en dehors de toute description. Elle ne peut être